Zeitschrift: Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare = Nouvelles / Association des Bibliothécaires Suisses

Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare

Band: 12 (1936)

Heft: 8

Artikel: Problèmes d'actualité

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-770485

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vereinigung schweizerischer Bibliothekare
Association des bibliothécaires suisses
Nachrichten — *Nouvelles*
XII. Jahrgang — No. 8. 3. Oktober 1936
REDAKTION: Dr. M. GODET, Schweiz. Landesbibliothek, BERN

Problèmes d'actualité

(Documentation, économie dirigée, choix et direction des lectures.)

Extrait du discours prononcé par Marcel GODET à l'ouverture de la IXe session du Comité international des bibliothèques, à Varsovie, le 1er juin 1936.

Les transformations immenses qu'ont provoquées les grandes inventions du 19e et du 20e siècles, l'avènement de nouvelles conceptions philosophiques et morales, les besoins nouveaux nés d'une vie toujours plus rapide et trépidante, toute cette révolution à la fois technique, économique et sociale dans laquelle notre monde se trouve engagé, ne pouvait demeurer sans influence dans le domaine du livre et des bibliothèques.

La plupart de nos contemporains, pressés et pratiques, ne se soucient plus du passé. Il n'y a plus que l'actualité. Les humanités cèdent à la spécialisation. L'homme cultivé fait place au technicien. L'étude est abandonnée pour l'information, pour la recherche rapide du renseignement sur la question du jour ou le dernier perfectionnement réalisé. Autour des bibliothèques générales, ou à leur dépens, se multiplient les bibliothèques spéciales; aux bibliothèques de conservation s'opposent celles d'utilisation. L'imprimé — bien allégé depuis le temps des lourds in-folios — prend des formes de plus en plus variées et, si j'ose dire, de plus en plus dynamiques. Le périodique envahit tout. Le périodique, c'est le livre en mouvement, sa périodicité s'accélère. La revue

trimestrielle ou mensuelle fait place à l'hebdomadaire; l'hebdomadaire au quotidien; le quotidien, à son tour, paraît en plusieurs éditions. Et plus rien qui ne soit illustré. Mille bulletins, rapports et feuilles de toute espèce pullulent, multipliés par des machines ou procédés nouveaux dont certains, photochimiques, n'ont plus rien de commun avec l'invention de Gutenberg. Comment les bibliothèques doivent-elles traiter, maîtriser cette production incessante, torrentueuse et multiforme ? Comment faut-il tirer parti de la matière immense, souvent précieuse, qui s'entasse, sous forme d'articles et d'illustrations, dans les innombrables numéros des périodiques, et trop souvent s'y perd dans l'oubli ?

D'autre part ont surgi, à côté du livre, de nouveaux moyens de conservation de la pensée et des faits et gestes de l'homme. Les films photographiques et les disques gramophoniques sont des documents visuels et auditifs dont beaucoup méritent d'être conservés au même titre qu'imprimés et manuscrits, si bien qu'auprès des bibliothèques se créent des discothèques et des filmothèques.

Dès lors se fait jour peu à peu une conception en partie nouvelle, celle des *centres ou services de documentation.* Ce sont, nous dit-on, « des organes essentiellement actifs » qui rassemblent ou utilisent, quelle qu'en soit la forme, tous les documents utiles à leurs spécialités et qui, dépouillant les périodiques, répertoriant les articles, constituant des dossiers de petits imprimés, ou de coupures de presse ou de photographies, doivent être en mesure, grâce au réseau d'informations qu'ils constituent entre eux, de fournir sur n'importe quel sujet, et particulièrement d'actualité, aussi bien économique et technique que scientifique ou littéraire, une documentation précise, toujours à jour.

Aux yeux des « documentalistes », c'est ainsi qu'ils s'appellent, les bibliothèques apparaissent comme une partie d'un ensemble plus vaste qu'ils désignent précisément sous le terme très général et mal défini de documentation.

On peut reprocher à ces conceptions, qui ne sont pas sans contenir une grande part de vérité, d'être, sous certains rapports,

trop théoriques et schématiques et à d'autres égards, par contre, nullement nouvelles; de présenter des visions d'avenir comme des réalités et de trop ignorer en revanche ce qui se fait déjà sans bruit sur une large échelle dans beaucoup de bibliothèques. Celles-ci sont et demeureront longtemps encore la source sinon unique, du moins essentielle, de la documentation. Loin d'être, comme certains documentalistes voudraient le donner à croire, de simples collections de livres, les bibliothèques sont généralement des organes fort actifs de la vie intellectuelle. La documentation, non seulement dans l'acception la plus large de ce terme, mais au sens restreint, est une partie de leur tâche, et il y a longtemps que celles de certains pays, notamment les «Special Libraries» anglo-saxonnes et les »Reference Libraries» américaines, ont réalisé des services qui font d'elles exactement des centres de documentation. C'est dire que si la distinction entre ces derniers et les bibliothèques paraît plus ou moins nette dans certains pays, comme la France, elle est souvent, dans d'autres contrées, pratiquement impossible ou fort malaisée. Mais si discutables que soient certaines idées des documentalistes, elles n'en sont pas moins le symptôme d'une situation nouvelle, de besoins nouveaux auxquels beaucoup de bibliothèques de notre vieille Europe, figées dans des traditions respectables mais surannées, seraient sages d'accorder leur attention et de s'adapter progressivement, si elles ne veulent pas voir finalement se détourner d'elles le courant de la vie moderne et l'intérêt public. Bibliothèques et centres de documentation, dans la mesure où ces derniers se distinguent des premières, sont faits pour coopérer.

La question de la documentation intéresse principalement les bibliothèques d'étude et leurs relations avec les travailleurs intellectuels. Il est un autre problème qui concerne surtout les bibliothèques populaires et de vulgarisation dans leur rapports avec les pouvoirs publics.

En dépit du matérialisme que l'on reproche souvent, à tort, je crois, à notre époque, l'intérêt que ces pouvoirs témoignent aux

bibliothèques ne diminue, dans l'ensemble, en aucune façon, et nous en avons pour preuve le nombre considérable de créations, de nouvelles constructions, d'améliorations et d'innovations qu'on leur doit ou qu'elles ont encouragé dans ce domaine depuis la guerre mondiale. Les pays dits à régime totalitaire ou de dictature — quelle que soit la forme de celle-ci, personnelle ou collective, et quelle qu'en soit la couleur, rouge, noire, brune ou autre — n'accordent pas moins d'attention que les autres à la lecture publique. Bien au contraire. Le ministre de la guerre de l'un d'eux n'a-t-il pas déclaré que l'esprit est une chose plus importante que les armes, et que le fusil ne va pas sans le livre ? — Le chef d'un autre Etat a résumé une pensée analogue dans la formule lapidaire : « Livre et fusil », affirmant par là que la formation des cerveaux importe autant que la force matérielle pour la grandeur de la nation. La sollicitude pour la lecture se maintient donc, s'accroît même. Mais elle change de nature. La lecture publique est considérée comme une des forces qui doivent être subordonnées et utilisées, comme toutes les autres, aux fins supérieures de l'Etat. Dès lors, on cherche logiquement à contrôler la production, l'importation, l'exportation et la consommation des livres, à en régler, orienter et filtrer le flot. On a procédé en plusieurs pays à l'épuration des collections, à l'élimination de certaines catégories d'ouvrages; au développement de certaines autres; à la création de services officiels de lecture chargés de classer les nouvelles publications en recommandables ou non recommandables, selon qu'elles sont estimées utiles ou nuisibles aux buts suprêmes de l'Etat. C'est en somme l'inauguration, dans le domaine intellectuel, d'une sorte d'*économie dirigée* qui fait rentrer le livre et les bibliothèques dans les moyens d'action de l'Etat et tend à faire des bibliothèques populaires une institution politique.

Nous n'avons en aucune façon à juger ici, en quoi que ce soit, ces conceptions et interventions. Nous voulons seulement, comme il convient, marquer leur importance sous le rapport professionnel. De ce point de vue, nous constatons d'abord que ces

conceptions comportent un hommage implicite rendu à la puissance du Livre, véhicule des idées, et à l'importance des bibliothèques, distributrices de nourriture spirituelle. Nous constatons en second lieu qu'elles posent aux bibliothécaires, surtout à ceux des bibliothèques populaires et de vulgarisation, des problèmes nouveaux, souvent délicats, et nécessitent des travaux d'organisation, de transformation et d'adaptation qui sont en tous domaines une des caractéristiques de notre époque.

Mais le problème de la *sélection* et de la *direction des lectures* ne se pose pas seulement dans les Etats dits totalitaires. Il s'impose de façon plus générale, et sur un plan supérieur, à la réflexion des bibliothécaires de tous pays.

Le 19e siècle, dans son étonnant optimisme, a vécu dans la persuasion qu'il suffit d'instruire l'homme pour le rendre meilleur et plus heureux. Répandre des livres semblait une bonne œuvre qui se suffisait à elle-même. On répétait qu'ouvrir une école ou une bibliothèque, c'était fermer une prison. On croyait que la Science, avec grand S, apportait automatiquement le Progrès, avec grand P. La guerre mondiale a montré aux plus aveugles que c'était là une grande illusion, qu'en fait la Science est un instrument dont on peut user fort mal et qu'une civilisation purement intellectuelle n'est qu'une barbarie savante. On a senti à nouveau, bien vivement, la vérité de la parole du vieux Rabelais : Science sans conscience est la ruine de l'âme. On a compris que si le livre est indispensable, et il l'est plus que jamais, il ne suffit pas à lui seul; mais que la diffusion du savoir n'est rien sans le travail de réflexion, de critique, de réelle assimilation, et si l'éducation morale ne marche de pair avec le progrès des connaissances.

Dès lors la tâche du bibliothécaire est moins aisée. En répandant jadis avec une neutralité absolue et un libéralisme illimité des livres de toutes natures et tendances, il avait généralement la persuasion de faire une œuvre qui ne pouvait être qu'excellente. La lecture avait en elle-même une vertu. Le nombre d'ouvrages

consultés ou prêtés donnait la mesure de l'utilité et de la bienfaisance d'une bibliothèque. Le bibliothécaire trouvait sa récompense dans la statistique. La question apparaît de nos jours autrement complexe et s'approfondit singulièrement. Des chiffres en hausse ne suffisent plus à satisfaire et à rassurer les esprits que préoccupe le problème de la qualité.

En présence du flot incessant des productions littéraires et scientifiques, ou pseudo-scientifiques, et de tout ce qu'il charrie de médiocre, d'inutile et de nuisible; en présence de l'indigestion intellectuelle dont trop de lecteurs offrent des symptômes pour avoir avalé au hasard n'importe quoi; en présence de la trompeuse demi-culture à laquelle aboutissent des méthodes de vulgarisation qui encombrent la mémoire sans former l'esprit, le bibliothécaire, soucieux de l'avènement d'un monde meilleur, se demande ce que, pour sa petite part, il pourrait faire, après ce qu'on a déjà tenté.

Comment rendre plus judicieux le choix des acquisitions ? Comment mieux orienter ou guider le lecteur ? Comment approprier plus exactement chaque lecture à la nature, aux capacités, aux besoins de chacun ? Comment établir la collaboration nécessaire avec toutes les institutions qui s'occupent d'éducation, dans l'acception la plus large du terme ? Comment les seconder efficacement dans leur œuvre pour aider à une assimilation véritable de la pâture intellectuelle ? — Ces questions, et d'autres, qui offrent ample matière à discussion, font sentir davantage au bibliothécaire la difficulté et, par là, le poids de sa tâche, mais aussi l'importance de sa mission sociale et les possibilités de développement qu'elle offre.

Qu'on me pardonne d'avoir soulevé mainte question sans y répondre. Mon but n'était, en les évoquant, que de situer nos travaux dans l'atmosphère voulue : celle des problèmes de notre époque, des préoccupations qui s'imposent à un nombre croissant d'entre nous.